

Le Monde

des livres

Marie Darrieussecq parie sur l'humanité

Dans « La Mer à l'envers », Rose, la quarantaine en crise, vient en aide à un migrant, Younès. L'écrivaine livre un texte subtil et grave, vivant et drôle



Marie Darrieussecq, à Paris, en 2017.
PATRICE NORMAND/LEEXTRA

4|5

LITTÉRATURE

► Cécile Coulon, Yaël Pachet, Javier Marias, Richard Wagamese

6|7

DOSSIER

► Autour de « Barbarossa », de Jean Lopez et Lasha Otkhmezuri, le grand livre d'histoire de la rentrée



8

HISTOIRE D'UN LIVRE

► « La Clé USB », de Jean-Philippe Toussaint

9

ESSAIS

► Laurent Jeanpierre tourne autour des « gilets jaunes »

10

CHRONIQUES

► LE FEUILLETON
Camille Laurens voit bleu avec Maggie Nelson

12

RENCONTRE

► Laurent Binet, l'esprit ironique



l'humanité

Dans « La Mer à l'envers », Rose, la quarantaine en crise, vient en aide à un migrant, Younès. L'écrivaine livre un texte subtil et grave, vivant et drôle



Marie Darrieussecq, à Paris, en 2017. PATRICE NORMAND/LEEXTRA

9

ESSAIS

► Laurent Jeanpierre tourne autour des « gilets jaunes »

10

CHRONIQUES

► LE FEUILLETON
Camille Laurens voit bleu avec Maggie Nelson

12

RENCONTRE

► Laurent Binet, l'esprit ironique



RAPHAËLLE LEYRIS

Rose tangué, bercée par la houle. Sur un paquebot de croisière gigantesque – « Douze étages, trois cents mètres de long, quatre cents êtres humains » –, voguant en Méditerranée, Rose titube un peu, sous l'effet des vagues et, parfois, des boissons du bar. Cette psychologue quadragénaire et parisienne hésite à quitter son mari ou à rester avec lui pour partir s'installer, comme ils l'ont prévu, dans son village natal de Clèves; elle ne sait pas s'il faut profiter de l'irréelle douceur de l'air ou se laisser gagner par « l'angoisse climatique » que cette anomalie, en plein hiver, fait naître.

Sur le bateau, mais plus encore après, de retour à Paris, puis après avoir (finalement) déménagé à Clèves, Rose, surtout, hésite à propos de la conduite à tenir avec Younès, le garçon nigérien recueilli par le navire touristique avec d'autres migrants croisés une nuit alors qu'ils faisaient naufrage. Elle lui a laissé le téléphone de son fils, grâce auquel il la contactera arrivé à Paris, puis à Calais, d'où il espère passer en Angleterre. Avec lui, elle hésite entre passivité et engagement, inaction et héroïsme ordinaire.

Ou plutôt, la protagoniste de *La Mer à l'envers* oscille de l'une à l'autre, et c'est ce qui rend le nouveau livre de Marie

Darrieussecq si intéressant à tous les niveaux : littérairement riche, politiquement ni dans le surplomb ni dans la résignation – aussi tâtonnant que Rose, et nombre de lecteurs avec elle. L'oscillation est du reste le grand mouvement à l'œuvre chez l'écrivaine depuis *Truismes* (publié, comme tous ses livres, chez P.O.L, 1996) : ce premier roman dépeignait moins la métamorphose de la narratrice en truie, ainsi qu'on le résume si souvent, que son aller-retour entre les états humain et porcin. Le deuxième, *Naissance des fantômes* (1998), se construisait sur l'alternance entre absence et présence, appelée à devenir un motif central de ce travail hanté par les apparitions

L'écrivaine parvient à dire en quelques mots les pensées de son personnage et à faire entendre dans le même mouvement le bruit de fond de l'époque

tions et les disparitions, où la mer et son ressac sont omniprésents et impulsent leur tempo (*Le Mal de mer*, 1999; *Précisions sur les vagues*, 2008).

Ainsi, Rose va d'élan en moments d'accablement, de grandes bouffées de courage en instants de pusillanimité. Elle s'admoneste : « Du nerf. » C'était aussi ce que se répétait Viviane, la narratrice du dystopique *Notre vie dans les forêts* (2017), empruntant l'expression à un titre de Robert Pinget (Minuit, 1990), où un personnage peinait à écrire – « *Recommence, renonce, recommence.* »



SÉLECTIONNÉ POUR LE PRIX LITTÉRAIRE Le Monde

LIRE LA SUITE PAGE 2

Dans *Notre vie...* (né du travail préparatoire pour *La Mer à l'envers*, lire page 2), il était question d'une humanité en voie d'extinction, mais aussi de la possibilité de la sauver dans ce qu'elle a de spécifique, de non robotisable, ce qui inclut la solidarité comme la lâcheté, et une infinie palette de sentiments entre les deux. Cette humanité est au cœur de *La Mer à l'envers*, texte formidablement subtil, qui parvient à injecter beaucoup d'humour et d'apparente simplicité à la gravité des thèmes qu'il brasse (« les migrants ») et la manière dont on les traite, l'avenir de la planète ou encore l'état de la France, pour le dire vite).

On doit ce miracle aux phrases de Marie Darrieussecq, le plus souvent courtes, voire très courtes, et cependant capables de charrier tant de choses. Le récit est à la troisième personne, mais l'on reste en permanence au plus près de Rose. L'écrivaine parvient à dire en quelques mots les pensées de son personnage, ses sensations, ses émotions et ses hésitations, à orchestrer la progression de l'intrigue et à faire entendre dans le même mouvement le bruit de fond de l'époque et ses non-dits. Tout en glissant, en douce ou à grands traits, le regard ironique, mais surtout pas cynique, de l'auteure.

Cette ironie, elle l'exerce avant tout à l'encontre des clichés, son obsession, comme l'annonçait d'emblée le titre même de *Truismes*. Que dit le langage de notre expérience ? Comment les mots, et notamment les lieux communs, énoncent-ils la réalité et, en retour, la façonnent-ils ? Quelles sont les conséquences

LES ROMANS DE LA RENTRÉE SEUIL

Kaouther Adimi
Bernard Chambaz
Julien Decoin
Rae DelBianco
Patrick Deville
Éric Faye
Paolo Giordano
Josselin Guillois
Myriam Leroy
Vincent Message
Max Porter
Marin Tince

SEUIL
UNE LITTÉRATURE POUR NOTRE TEMPS

SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE

de notre incapacité à désigner certains êtres, certaines situations – et comment penser, agir avec ce manque ?

Voilà plusieurs interrogations fondamentales chez Marie Darrieussecq, qui a passé à leur crible, avec vigueur, des sujets comme la maternité (*Le Bébé*, 2002), l'éveil des filles à la sexualité (*Clèves*, 2011, dans lequel Rose était un personnage secondaire) ou le racisme (*Il faut beaucoup aimer les hommes*, prix Médicis 2013). Ici, c'est entre autres à l'expression « marge de manœuvre » qu'elle s'attaque, et à la question de savoir s'il en existe d'individuelles face au « désastre », en refusant les généralités, en dépouillant au maximum ses héros de stéréotypes... qu'elle s'amuse pourtant à leur accoler au départ.

Ainsi Rose constitue-t-elle une sorte de cliché, celui de la femme

Ainsi Rose constitue-t-elle une sorte de cliché, celui de la femme issue de la moyenne bourgeoisie

issue de la moyenne bourgeoisie, chassée de Paris par le prix des loyers, pleine d'une bonne volonté politique inopérante – c'est sur cette base archétypale de bobo que Marie Darrieussecq va construire un personnage riche, singulièrement vivant, auquel elle confère des pouvoirs surnaturels. On pourrait par ailleurs dire que, avant d'être un roman sur « les migrants », *La Mer à l'envers* se présente comme une exploration de ce grand topos qu'est la crise de la quarantaine : Rose hésite à quitter son mari qui boit trop (elle aussi, mais chut !), elle veut que ses enfants grandissent là où elle l'a fait, elle aimerait se rendre utile, donner un sens à sa vie...

De tout cela, mais aussi, mais surtout, de sa traversée de la France jusqu'à Calais pour récupérer Younès, des liens qui se tissent entre eux au quotidien, Ma-

Marie Darrieussecq parle de la longue gestation de son nouveau roman « “La Mer à l'envers” m'a donné du fil à retordre comme aucun livre avant lui »

RENCONTRE

On attrape Marie Darrieussecq en coup de vent, au début de l'été. Elle s'apprête à partir pour son Pays basque natal et bien-aimé ; déjà hâlée, elle revient de quelques jours au Festival d'Avignon. « Dans tous les spectacles, il était question d'Ulysse, employé comme métaphore du migrant. Partout ! » Si elle saisit bien la raison de cette omniprésence thématique, ne voyant pas « comment on peut écrire sur un autre sujet que les migrations de masse en ce moment », ce recours à la figure homérique laisse la romancière dubitative : « Le mythe fonctionne toujours, bien sûr, mais enfin, Ulysse n'erre pas seul, et puis c'est un guerrier, c'est le “rusé Ulysse”, jamais une victime ! »

Dans cette image aussi bancale que répandue, elle voit l'une des preuves de la difficulté à s'emparer du sujet qui la préoccupe, au centre de *La Mer à l'envers* : « les migrants ». Ce mot lui aussi est bien insatisfaisant : « Est-ce qu'on dit “les migrants”, “les réfugiés”, “les voyageurs”, “les exilés”, voire “les envahisseurs”, comme le voudraient certains ? Quand il y a une zone du réel si vaste que l'on ne sait pas nommer, quand ce qui nous arrive nous dépasse à ce point, c'est là que doit se loger la littérature. » Là que commence le roman.

Personne n'a prétendu que c'était simple. « *La Mer à l'envers m'a donné du fil à retordre comme aucun livre avant lui* », confie Marie Darrieussecq. Les premiers fichiers de ce qui allait devenir son quinzième roman remontent à 2013. Cette année-là, elle termine *Il faut beaucoup aimer les hommes* (P.O.L, comme tous ses livres ; prix Médicis), qui reprend le personnage de Solange, rencontrée enfant dans *Clèves* (2011) : La romancière veut puiser dans ce dernier les protagonistes de ses textes à venir et les faire graviter autour du village de Clèves, calqué sur celui de son enfance. Bien décidée à en faire désormais le cœur de son univers romanesque, comme, « toutes proportions gardées », William Faulkner a ancré le sien dans l'imaginaire comté de



Les migrants et le paquebot, port de Messine, en Italie, en juin 2016. BRAM JANSSEN/AP

aveu moins raccord que le Festival d'Avignon avec son image d'écrivaine P.O.L, normalienne, ancienne psychanalyste : « Il se trouve que j'ai fait une croisière, avec tout ce que ça suppose de débauche de nourriture à bord, de gâchis écologique. Le navire est passé au large de Lampedusa, et j'ai eu l'image de cet énorme symbole flottant du capitalisme, ce rêve de la classe moyenne européenne, croisant des barques chargées de migrants – la presse italienne rapporte deux cas de sauvetage de ces rafiot par des paquebots. Ça a commencé à faire roman. »

Alors que l'idée d'une Rose en crise, à

directement de mes séjours à Calais ». Sa narratrice est inspirée des résidents de la « jungle », « avec son brasero et sa bâche, et sa manière de s'abriter sous les arbres ».

Mais il faut bien revenir à ce texte qui la travaille. Début 2018, encore paralysée, elle qui ne croit qu'à la fiction se lance « dans un roman à la Emmanuel Carrère » : « Je reprenais tout en m'adressant au lecteur pour lui dire que j'étais coincée. Ça ne marchait pas si mal. » Et puis elle a l'idée du prénom Younès, qui signifie Jonas en arabe, et la renvoie à la parabole de la baleine. Et puis, surtout, lui revient la remarque d'une

KESKÉLI ?

MARIE DARRIEUSSECQ

Un premier souvenir de lecture ?

« Histoires comme ça », de Rudyard Kipling (1902), surtout « Comment l'alphabet fut fait », un conte très visuel.

Le chef-d'œuvre inconnu que vous portez aux nues ?

« Femmes en guerre et autres... »

la femme issue de la moyenne bourgeoisie

issue de la moyenne bourgeoisie, chassée de Paris par le prix des loyers, pleine d'une bonne volonté politique inopérante – c'est sur cette base archétypale de bobo que Marie Darrieussecq va construire un personnage riche, singulièrement vivant, auquel elle confère des pouvoirs surnaturels. On pourrait par ailleurs dire que, avant d'être un roman sur « les migrants », *La Mer à l'envers* se présente comme une exploration de ce grand topos qu'est la crise de la quarantaine : Rose hésite à quitter son mari qui boit trop (elle aussi, mais chut !), elle veut que ses enfants grandissent là où elle l'a fait, elle aimerait se rendre utile, donner un sens à sa vie...

De tout cela, mais aussi, mais surtout, de sa traversée de la France jusqu'à Calais pour récupérer Younès, des liens qui se tissent entre eux au quotidien, Marie Darrieussecq fait un texte qui se demande très intelligemment comment habiter le monde. Et qui oscille entre l'excellent livre et le grand roman. ■

Raphaëlle Leyris

LA MER À L'ENVERS, de Marie Darrieussecq, P.O.L., 250 p., 18,50 €.

la difficulté à s'emparer du sujet qui la préoccupe, au centre de *La Mer à l'envers* : « les migrants ». Ce mot lui aussi est bien insatisfaisant : « Est-ce qu'on dit "les migrants", "les réfugiés", "les voyageurs", "les exilés", voire "les envahisseurs", comme le voudraient certains ? Quand il y a une zone du réel si vaste que l'on ne sait pas nommer, quand ce qui nous arrive nous dépasse à ce point, c'est là que doit se loger la littérature. » Là que commence le roman.

Personne n'a prétendu que c'était simple. « La Mer à l'envers m'a donné du fil à retordre comme aucun livre avant lui », confie Marie Darrieussecq. Les premiers fichiers de ce qui allait devenir son quinzième roman remontent à 2013. Cette année-là, elle termine *Il faut beaucoup aimer les hommes* (P.O.L., comme tous ses livres ; prix Médicis), qui reprend le personnage de Solange, rencontrée enfant dans *Clèves* (2011). La romancière veut puiser dans ce dernier les protagonistes de ses textes à venir et les faire graviter autour du village de Clèves, calqué sur celui de son enfance. Bien décidée à en faire désormais le cœur de son univers romanesque, comme, « toutes proportions gardées », William Faulkner a ancré le sien dans l'imaginaire comté de Yoknapatawpha.

C'est de Rose, la meilleure amie de Solange, qu'elle pense cette fois s'occuper : « Je voulais savoir ce qui lui arrivait, j'ai pensé qu'elle pourrait avoir pour mari un agent immobilier alcoolique, qu'ils appartiennent à cette classe moyenne pour qui la vie à Paris est devenue impossible. » A ce stade, afin d'expliquer comment est né le texte, il lui faut en passer par un



Les migrants et le paquebot, port de Messine, en Italie, en juin 2016. BRAM JANSSEN/AP

aveu moins raccord que le Festival d'Avignon avec son image d'écrivaine P.O.L., normalienne, ancienne psychanalyste : « Il se trouve que j'ai fait une croisière, avec tout ce que ça suppose de débauche de nourriture à bord, de gâchis écologique. Le navire est passé au large de Lampedusa, et j'ai eu l'image de cet énorme symbole flottant du capitalisme, ce rêve de la classe moyenne européenne, croisant des barques chargées de migrants – la presse italienne rapporte deux cas de sauvetage de ces rafiotés par des paquebots. Ça a commencé à faire roman. »

Alors que l'idée d'une Rose en crise, à bord d'un gros bateau, se cristallise, Marie Darrieussecq commence ses recherches et se met à accumuler des témoignages d'hommes rêvant de gagner l'Europe et de ceux, associatifs, religieux, simples individus, occupés à les aider. D'abord à Niamey, au Niger, où, au printemps 2014, la mène une invitation du centre culturel français. « A l'époque, les gens étaient refoulés d'Algérie ou de Libye dans la nasse du Niger. » A son retour, elle va à Calais, rencontrer les habitants de la « jungle » et leurs soutiens sur place. « J'ai entendu des récits terribles, mais pas seulement. Ce que j'ai appris, c'est que, au-delà de la tragédie, il y a une dimension aventurière dans ces périple. Ce sont des victimes d'un ordre économique injuste, mais ce sont aussi des héros. » Elle rit : « Je me rends bien compte que je fais ici tout ce que je voulais éviter dans mon livre : le discours moralisateur, glorificateur. »

Parce qu'elle veut les éviter, mais aussi parce qu'elle est « submergée » par la matière documentaire accumulée, elle « patage », ne parvient pas à passer à la fiction, allergique à l'idée d'« inventer une figure universelle de migrant » – « cette seule pensée me donne envie de me pendre ». La solution ? La procrastination par le travail : elle laisse son projet en suspens, écrit l'admirable *Etre ici est une splendeur* (2016), consacré à la peintre allemande Paula Modersohn-Becker (1876-1907), et le dystopique *Notre vie dans les forêts* (2017), « qui descend

directement de mes séjours à Calais ». Sa narratrice est inspirée des résidents de la « jungle », « avec son brasero et sa bâche, et sa manière de s'abriter sous les arbres ».

Mais il faut bien revenir à ce texte qui la travaille. Début 2018, encore paralysée, elle qui ne croit qu'à la fiction se lance « dans un roman à la Emmanuel Carrère » : « Je reprenais tout en m'adressant au lecteur pour lui dire que j'étais coincée. Ça ne marchait pas si mal. » Et puis elle a l'idée du prénom Younès, qui signifie Jonas en arabe, et la renvoie à la parabole de la baleine. Et puis, surtout, lui revient la remarque d'une femme, Sylvie, rencontrée à Calais : « Elle

« J'ai entendu des récits terribles, dans la "jungle" de Calais, mais pas seulement. Ce que j'ai appris, c'est que, au-delà de la tragédie, il y a une dimension aventurière dans ces périple. Ce sont des victimes d'un ordre économique injuste, mais ce sont aussi des héros »

hébergeait dix jeunes Soudanais chez elle et m'avait dit que le truc épuisant, c'était qu'aucun n'avait l'idée de passer la serpillière après la douche. Ce sont des ados ! Comme mes enfants, comme le fils de Rose ! »

A partir de là, « l'échafaudage à la Carrère » est tombé, « et le roman a décollé », permettant au personnage de Rose de se déployer comme une figure maternelle « qui fait ce qu'elle peut », « qui se coltine le réel avec ses armes ». L'une d'elles est un don de rebouteuse, qu'elle va finir par utiliser dans sa pratique de psychologue. « L'invisible, la magie, j'adore ça », dit Marie Darrieussecq, qui prend garde à « ne pas en faire une facilité scénaristique ». Elle poursuit : « Pendant mes recherches, dans la "jungle", il m'est arrivé d'être tellement désespérée comme citoyenne que je me disais : "Il n'y a plus que la magie pour les sortir de là..." » Elle se tait. Soupire. « Plus ça va, plus je crois qu'il y a du vrai dans cette idée tellement naïve que la poésie sauvera le monde. Peut-être. » ■

R. L.

KESKÉLI ?

MARIE DARRIEUSSECQ

Un premier souvenir de lecture ?

« Histoires comme ça », de Rudyard Kipling (1902), surtout « Comment l'alphabet fut fait », un conte très visuel.

Le chef-d'œuvre inconnu que vous portez aux nues ?

« Femmes en guerre et autres nouvelles », de Chinua Achebe (Hatier, 1985). Il est un peu plus connu pour son indiscutable chef-d'œuvre, « Le Monde s'effondre » (Présence africaine, 1966), un classique nigérian. Meilleur écrivain que Wole Soyinka, qui est pourtant à ce jour le seul prix Nobel d'Afrique subsaharienne.

Le chef-d'œuvre officiel qui vous tombe des mains ?

« Belle du Seigneur », d'Albert Cohen (Gallimard, 1968). Pitié.

Le livre qui vous réconcilie avec l'existence ?

« Notes de chevet », de Sei Shonagon (Maisonneuve, 1934).

Celui qui vous a fait rater votre station ?

« Simetierre », de Stephen King (Albin Michel, 1985).

Celui que vous avez envie d'offrir à tout le monde ?

« La Supplication », de Svetlana Alexievitch (Jean-Claude Lattès, 1999). Pas vraiment un cadeau. Mais c'est « le » livre sur Tchernobyl.

Le livre que vous voudriez avoir lu avant de mourir ?

« V », de Thomas Pynchon (Plon, 1966). Je suis dingue de « Vente à la criée du lot 49 » (Seuil, 1987), mais « V » me résiste.

EXTRAIT

« Un silence s'était fait. Un homme avait pris la parole. En anglais. C'était le capitaine. La veille il avait posé avec sa fille. Il était jeune mais buriné, blond mais solide, barbe branchée mais loup de mer. Il avait honoré le Club Moussaillons de sa visite, et clic, le photographe du bord avait immortalisé l'instant. Mais l'homme qui parlait dans son uniforme blanc n'était plus là pour la galerie, il parlait secours, soins médicaux, vedette des gardes-côtes italiens. Un brouhaha, une tempête d'exclamations accueillit ces paroles. "En Italie" répétait le capitaine. Les voix s'apaisaient, certaines exclamations étaient de joie, certains aussi pleuraient. [Rose] se demanda si les morts avaient été mis à la morgue du bateau. Qui était le mort de qui. Si Younès avait perdu quelqu'un. Si on faisait suivre les morts, et jusqu'où. Les femmes et les enfants d'abord, women and children first. (...)

Tout le monde s'était levé, les femmes, les enfants et les hommes, les conquérants et les échoués, et c'est dans ce mouvement que Rose vit le tableau, Le Radeau de la Méduse, cette pente de la marée humaine, ils fixaient tous un point là-bas – le capitaine, l'espoir, et derrière lui, un couloir, l'Europe.

Mais la salle cliqueta de toutes parts, piailla, siffla, chanta, sonna et vibronna, comme si toutes les gouttes tombaient d'un coup du plafond. Tout le monde se penchait. Des rectangles de lumière bleue apparaissaient sous les visages. Le réseau. On approchait d'une côte. Tout le radeau de la Méduse consultait son téléphone. Pour Rose il n'y avait qu'un texto, de son mari : « tu me manques. » 8 h 38. Elle appela son fils, et qu'est-ce qu'elle entend, au fond de la salle ? « C'EST TA REUM QUI T'APPELLE, GROS, C'EST TA REUM QUI T'APPELLE. »

LA MER À L'ENVERS, PAGES 38-39